LE CRI DE LA PATRIE AUX HOMMES LIBRES

OU

PEUPLE ON TE TROMPE.

Es-tu toujours ce Peuple hospitalier, sensible et généreux? c'est à toi que s'adresse mes plaintes : entends mes gemissemens, et fais-y droit ; vois mon sein lacéré de coups de poignards ; vois mes entrailles déchirées et frémis. O vous! qui m'êtes restés fidèles, enfans d'une mère éplorée, qu'attendez-vous pour me vanger des injures et des atrocités que je reçois sans cesse des monstres barbares qui, pour mieux assurer leurs coups, parlent avec une révérance hypocrite de vertu, et de leur bouche sacrilège prononcent en s'inclinant le mot de Patrie? Hélas! c'est en méditant de nouveaux forfaits; c'est en vous préparant de nouveaux fers qu'ils empruntent ce langage perfide; ne le voyez vous pas? La terterreur, qu'un instant ils avoient banie

par une astuce politique, est rappelée de son exile ; elle s'approche insensiblement, et quoi qu'à pas lents bientôt elle vous atteindra. Évitez donc le danger qui vous menace ; ne pressentez-vous pas déjà l'horreur d'une monarchie qu'on vous destine ? il ne sera plus temps alors de me vanger ; je ne serai plus. Peuple français frémis au seul nom d'un roi, d'un roi ! il est près de toi ; il te considère comme une proie dont il va faire son profit ; hélas ! dans peu receverois-tu des lois d'un maître ? Oh honte ! après six années de peines et de sacrifices retomber sous un tel joug ! plutôt s'anéantir. Songes que si les engoisses et les tourmens précèdent toujours l'oppresseur, les calamités les plus désastreuses sans cesse le suivent ; un beau jour s'annonce par une douce aurore, et les grêles qui ravagent les champs du cultivateur désolé, se précèdent par des nuages qui s'amoncèlent par le siflement des vents, le sillonnement des éclairs et le fracas de la foudre : bientôt la nation française sans un roi, nos crises cessantes, florissante et prosper ; avec un roi, tiraillée, morcelée par un milion d'intérêts divisés, car dans cet état de choses si tu

es assez lâche pour perdre ta dignité, attends à devenir tour-à-tour le tributaire d'nn tyran qui demain sera renversé par un autre, et dônt toujours tu sera la victime banale; alors ton malheur est certain, ta ruine entière est prononcée; voilà ce que tes ennemis te préparent depuis deux ans : ô Peuple généreux! mais trop indolent, il n'abandonneront pas leur sinis re projets qu'ils ne t'ayes réduits en poussière; ta poussière même, reste inanimée de ton antique existence, sera pour tous les siècles futures à jamais diffamée; à cette affreuse image d'une vérité frappante peux-tu demeurer spectateur bénévole? Vois les nations voisines se rire de ta crédule confiance, de ta misère et de ta disgrace; c'est de chez elles que sortirent les arrêts de mort des victimes que tu pleure aujourd'hui, et que ton insoucian e et ta légèreté laissèrent sacrifier aux mânes des tyrans, à la perfidie de ceux qui périrent ensuite, et à celle de ceux qui siégent encore dans le sénat Ils passeront sans doute ces monstres, mais un seul instant de leur existence est une calamité.

Une partie de tes missionnaires que tu as placé dans le sénat te trompe;

ils te trompoient même avant que tu les nommasses tes Représentans ; hélas ! avant d'obtenir ta confiance, il seroit curieux de te d'écrire comment ils y parvinrent ; les Anglais et autres puissances, le savent mieux que toi ; mais tu le sauras un jour si tu es digne de reconquérir la liberté pour laquelle, dans ta confiance, tu t'armes du fer meurtrier qui l'assassine les 2 et 3 septembre 1792, le 31 mai 1793. Cependant les événemens qui se sont succédés depuis deux ans avec une telle rapidité, que tout observateur à peine a pu les suivre, ont dû t'instruire assez à quel but en veulent venir tes infidèles commettans, dans quelle anxiété te tiennent-ils ? Que t'ont-ils procuré ? la misère et l'opprobre. Ils ont couvert de deuil la surface entière de la République ; par-tout ils se sont signalés par l'oppression, le massacre et le carnage ; ceux même trop foibles ou trop lâches, car aussi l'atrocité a son énergie, ont été s'imbiber du sang de leur malheureux frères immolés à leur rage, par l'instrument fatale qui ne devroit servir que pour punir les traîtres, pour ensuite en aller savourer l'exécrable vindication dans une orgie préparée.

Hommes libres, je vous adjure; vengez votre honneur et celui de la République; repandez sur mes plaies, sans cesse aigries, quelques gouttes de beaume salutaire. Chassez de mon sein c tte horde meurtrière qui me dévore, et vous verrez renaître la paix et l'abondance, la liberté, l'égalité douce et la fraternité. Guerre à mort aux hommes de sang; ceux qui désigent et marquent les victimes; ceux qui commandent le meurtre ou l'exécutent; guerre aux intrigans, aux dilapidateurs, aux hypocrites qui se parent du masque de la vertu. Peuple, si tu tardes, tu es à jamais perdu; n'attends pas à demain, il ne sera plus tems; on veut sauver Carrier, ce Cannibal, parce que ses frères en scélératesse sont ses juges et trop intéressez à sa cause. Frémis s'il échappe à ton légitime ressentiment! mais surtout veille, car les scélérats qui se soutiennent pour commettre les crimes, se détestent et se craignent; un assassinat de plus ou de moins pour eux, est peu de chose; ils appellent cette manière d'agir des formes acerbes; d'ailleurs, aussi perfides qu'ils le sont, ils jetteroient sur toi le coup qui dans l'ombre partiroit

de leur main ; il importe pour toi qu'il vive jusqu'à ce que l'échafaud se fasse raison de ses forfaits. Il importe aussi qu'il parle.

Mais tu as le droit de pétition ; qu'une masse imposante demande avec énergie la punition des traîtres qui m'assassinent depuis le 2 septembre 1792, quoique beaucoup d'entre les sénateurs prétendent qu'il ne faut pas regarder derrière soi en révolution. Ces hommes vraiment libres ne redoutent point cet examen ; cette mesure n'est point une instigation malveillante, ni venue de l'étranger. Il est vrai qu'on saura bien des choses qui ne plairoit pas à tout le monde, mais les hommes probes se réjouiroient de cette joie calme qu'ils puiseroient dans leur conscience.

En attendant que la justice et l'équité renaissent, sois assez grand, ô peuple d'une nation illustre et qui doit être l'exemple des autres nations ; sois assez grand, dis-je, pour t'abstenir d'amusemens divers ; qu'une grave et sombre sévérité forme ton ensemble et dirige tes pas ; tardes à chanter tes victoires ; ne t'empresses pas à féliciter tes préposés, lorsque dans une masse de lois insigni-

ſiantes, ils en laissent échapper quelques unes d'utiles. S'ils ſont bien, ils ſont ce qu'ils doivent, leur devoir rempli est leur recompense ; s'ils agissent mal, reprime-les ; jamais de flaterie ; une couronne civique au bout de leur carrière politique ; la roche Tarpéïenne aussitôt un forfait reconnu. Toutes ces adresses flateusses qui varient de ton et de couleur, selon les circonstances, sont toujours instiguées par l'intrigue, et tournent la tête aux sots qui se croient aisément des demi-Dieux.

Deviens donc à l'avenir plus avare de ces députations fastueuses, qui ne font de toi qu'un peuple de baladins ; il est tems que le prestige de la fausse gloire cesse pour acquérir celle que tes fatigues reclament à bon droit. L'expérience de six années de trouble et d'agitation doit suffisamment t'instruire que tu fus et que tu es toujours la proie des tyrans de tous pays qui, dans ton sein même, pour leur intérêt, payent à grands frais leurs suppôts pour t'avilir et te perdre. Ha ! si mûri par tes longs malheurs, tu abdiquois à jamais cette cruelle indolence qui t'aveugle, c'en seroit fait d'eux, la victoire seroit à toi, et bientôt devenu un peuple magna-

nime, mais terrible dans ton ressentiment, et justement irrité du rôle abjecte et vil que te font jouer tes propres commettans, tu saurois les punir de leur félonie et demander compte des victimes qu'ils sacrifièrent à leur barbare et coupable jalousie ; compte aussi de celles qui, pour assouvir leur insatiable soif de l'or et des richesses, tombèrent sous leurs coups meurtriers. Exige aussi de tes commettans, car tu dois tout savoir, qu'ils t'instruisent sur les atrocités ténébreuses de cette exécrable société qui vient enfin de se dissoudre ; mais qui vit encore et peut, retirée dans quelques repaires cachés, te porter des coups funest s si tu ne connois pas ce dédale de scélératesse et de perfidie.

Toutes les nations de l'univers te contemplent, et la postérité te jugera.

COTHA.

De l'Imprimerie de la Vérité, rue du Puits-qui-parle.